

## ANDRÉ BRETON DÉSOCCULTÉ

Henri BÉHAR et Françoise PY

Il y a tout d'abord cette phrase mystérieuse, vite passée à l'état de devise, au point qu'elle se retrouve sur la tombe du poète au cimetière des Batignolles: «Je cherche l'or du temps». Elle est apparue en 1924, au tout début de l'« Introduction au discours sur le peu de réalité ». La voici replacée dans son contexte :

*Sans fil, voici une locution qui a pris place trop récemment dans notre vocabulaire, une locution dont la fortune a été trop rapide pour qu'il n'y passe pas beaucoup du rêve de notre époque, pour qu'elle ne me livre pas une des très rares déterminations spécifiquement nouvelles de notre esprit. Ce sont de faibles repères de cet ordre qui me donnent parfois l'illusion de tenter la grande aventure, de ressembler quelque peu à un chercheur d'or: je cherche l'or du temps. (Point du jour, OC I, 265)*

Non content de s'identifier à un orpailleur, ce qui évoque immédiatement les films et les récits d'enfance, il se prend à rêver sur les diverses significations de cette formule, que l'on peut entendre de plusieurs façons.

Enquête faite dans FRANTEXT, notre plus grande banque de textes français et francophones, il s'avère que l'image n'apparaît pas avant cet emploi, de telle sorte qu'on peut le qualifier d'inventeur, au sens légal du terme, singulièrement employé au sujet des chercheurs d'or. En revanche, d'autres poètes, particulièrement attentifs et dotés d'une oreille musicale, l'ont employée à leur tour, mais après lui, tant Tristan Tzara :

*voici clopin-clopat la toux du médecin qui monte  
mais le cocher tire l'escalier par la barbe  
les puisatiers se donnent à cœur joie  
quand les géomètres rompent l'or du temps trottant  
et les mineurs retournent la mesure de la terre (Entre-temps, 1946, p. 348)*

que Pierre Reverdy (*La Liberté des mers*, 1960, p. 25) ou Léopold Sédar Senghor dans son « Élégie de minuit » :

*Été splendide Été, qui nourrit le Poète du lait de ta lumière  
Moi qui poussais comme blé de Printemps, qui m'enivrais  
de la verdure de l'eau, du ruissellement vert dans l'or du Temps  
Ah ! plus ne peux supporter ta lumière, la lumière des  
lampes, ta lumière atomique qui désintègre tout mon être (Nocturnes,  
1961, p. 198)*

La sagesse populaire nous enseigne que, si la parole est d'argent, le silence est d'or. Mais elle ne dit rien du temps, qu'il soit passé, présent ou à venir. Reprenant cette locution, la confrontant au proverbe, romanciers ou essayistes (Claude Roy, Julien Gracq, Pierre Bergounioux) ont tendance à situer le gisement dans le passé, dans le temps perdu, éperdu, un âge d'or entrevu par les rêves, mais ils ne disent pas qu'ils se réfèrent à l'unique André Breton. Seule Régine Desforges ouvre une maison d'édition, en 1968, à l'enseigne de L'Or du temps, en hommage à Breton. Elle eut souvent maille à partir avec la police des mœurs et n'y amassa aucune richesse. Il n'est pas exclu que le syntagme « l'or du temps » n'ait été utilisé, de longue date, comme enseigne par des horlogers parisiens ; mais je n'en ai trouvé aucune preuve concrète.

J'ai aussi consulté un astrologue, que l'expression appelle implicitement. Il devait être parmi nous durant cette octade, mais n'a pu nous rejoindre pour des raisons personnelles. Voici ce que nous dit Fabrice Pascaud :

*L'or et le temps, soit le Soleil et Saturne. Dans le symbolisme de l'alchimie, le Soleil est analogiquement lié à l'or et Saturne au plomb. Chercher l'or du temps, n'est-ce pas le désir de trouver la pureté dans ce qui la voile ? Tenter de découvrir au cœur du quotidien le foyer aurifère à partir duquel notre vision du monde se transformerait et du même coup changerait la vie ? Cette formulation, "Je cherche l'or du temps", ne sonne-t-elle pas comme un rappel à l'ordre en ce que la Connaissance ne peut être "appréhendue" que par une vigilance et une résistance constante face aux contingences du monde phénoménal ? (Étude du thème natal d'André Breton, 2011, p. 5)*

Vous conviendrez avec moi que l'interprétation doit plus à l'alchimie qu'à l'astrologie proprement dite. Elle n'en contient pas moins une orientation capitale, appropriée à Breton.

Pour celui-ci, les vraies richesses se trouvent dans le temps dominé, maîtrisé, de telle sorte que son décès n'a pas marqué sa disparition.

Pourtant, la chose faillit se faire, subrepticement, et assez habilement je dois dire. S'il me prend l'idée d'ouvrir *La Littérature en France depuis 1968*, produite en 1982 par Bruno Vercier, Jacques Lecarme et Jacques Bersani aux éditions Bordas, faisant suite aux célèbres manuels de Lagarde et Michard – d'une tout autre façon me disaient-ils – je constate, en effet, que la première partie, consacrée aux auteurs, «dresse le bilan des grandes œuvres déjà reconnues, ou enfin reconnues, qui s'achèvent, s'accroissent, ou s'affirment». Elle est subdivisée en trois chapitres: *Figures du siècle* (Morand, Malraux, Sartre, Aragon); *Nouveaux Classiques* (Jean Giono, Jacques Prévert, Julien Gracq, Marguerite Yourcenar, Michel Tournier); *Inventeurs* (Queneau, Leiris, Michaux, Beckett, Genet). J'entends bien que tous ces auteurs doivent encore respirer pour figurer dans cette anthologie critique, et qu'on y retrouve bien des figures familières du surréalisme. Mais le fait est là: André Breton, disparu en 1966, n'a plus droit de cité dans la littérature après 1968. Il faut se reporter aux recueils précédents pour en connaître les traits et la spécificité, mais alors, nous sortons du cadre convenu. À en croire ces observateurs de la vie des idées, le surréalisme exerce encore son influence entre 1968 et 1982, mais la figure de Breton est occultée.

Foncièrement opposé à cette représentation des choses, je voudrais montrer que, contrairement à ce qui se produit pour la plupart de nos grandes plumes, André Breton n'a pas connu ce que l'on nomme, assez improprement dans son cas, «le purgatoire des écrivains», ce traitement par le silence qui les condamne à disparaître pendant une cinquantaine d'années. Or, à la fois témoin et acteur moi-même de la réception des écrivains durant cette période, je prétends qu'André Breton a été dispensé de cette étape infamante, au sens étymologique du terme. Dès l'année suivante, ses *Poésies* figuraient au programme de la licence es lettres. *Nadja*, que j'avais vu parmi les ouvrages donnés à l'épreuve improvisée du CAPES en 1967, est inscrit au programme de l'agrégation des lettres en 1970. Notons, au passage, qu'il donne lieu à quatre éditions parascolaires...

Sortant du système éducatif, je voudrais accumuler ici les preuves tangibles de sa pérennité: les livres qui continuent à se publier sous son nom, les expositions, et même une célèbre Vente André Breton, dont il nous faudra bien parler, quelque peine qu'on en ait.

\*

## Œuvres, documents, inédits, correspondance

Pour s'en tenir à la stricte chronologie, à peine quatre ans après la mort du poète, Marguerite Bonnet donnait à lire ses derniers essais, regroupés chez Gallimard sous le titre de *Perspective cavalière* (1970), repris un quart de siècle plus tard dans ce qui peut tenir lieu de collection de poche, «L'imaginaire» (1996), chez le même éditeur. Sous son nom encore, devait paraître un catalogue de poèmes-objets réunis par Jean-Michel Goutier, avec une préface d'Octavio Paz, *Je vois, j' imagine* (1991).

Bien qu'il ait posé, de son propre chef, un délai de cinquante ans pour la publication de sa correspondance, on a pu lire successivement ses *Lettres à Aube, 1938-1966* (Gallimard, 2009), puis les *Lettres d'Aragon à André Breton 1918-1931*, sous la responsabilité de Lionel Follet (Gallimard, 2011). Et tout récemment, les *Lettres à Simone Kahn, 1920-1960*, présentées par Jean-Michel Goutier (Gallimard, 2016). Il est vrai qu'à quelques mois près, cet éditeur, qui a entrepris de publier une correspondance générale d'André Breton, peut considérer qu'il amorce le programme dessiné par Breton dans son testament.

Soyons clairs : ledit testament, rédigé d'une étrange manière par son ami Edmond Bomsel (éditeur du Sagittaire, grand bibliophile, il était avoué au Tribunal de Versailles), disait que sa femme et sa fille étaient en droit de faire ce qu'elles voulaient des lettres reçues de lui, et mettait indûment un veto sur les lettres de ses amis, à lui adressées. Cette clause avait été suscitée, dit-on, par la publication de ses lettres à Tzara et à Picabia en appendice de la thèse de Michel Sanouillet (Pauvert, 1965). J'observe, pour ma part, que Breton lui-même avait autorisé cette publication, qu'il n'avait rien objecté à la lecture des épreuves de l'ouvrage. Son irritation n'a pu venir de cet appendice, ni de la divulgation de lettres qu'il avait libéralement fournies, à moins qu'il n'ait été influencé par ses «jeunes amis», qui se rendaient bien compte qu'en agissant ainsi, il refusait le mythe qu'eux-mêmes s'efforçaient de construire à son sujet.

N'épiloguons pas, puisque l'obstacle est, à ce jour, quasiment levé ! Échappant à cet ukase, on pouvait déjà consulter ses propos dans les correspondances d'Artaud, de Joë Bousquet, de Bataille, d'Éluard, toutes chez Gallimard, et de Reverdy (« Trente-deux lettres inédites à André Breton, 1917-1924 », publiées par Léon Somville, *Études littéraires*, vol. 3, n° 1, avril 1970.)

Dans la même période, s'échelonnant sur vingt ans, parurent ce qu'a bon droit on peut nommer un édifice, que dis-je, un monument ! le recueil de ses *Œuvres complètes* [1988-2008] en quatre volumes (plus un *Album Breton*), ce qui assure sa présence dans le panthéon des lettres françaises, si l'on en croit la considération du public pour cette collection qui orne les salles d'attente du corps médical.

Selon la loi de compensation, cette théorie formulée par le philosophe Pierre-Hyacinthe Azaïs, en laquelle Breton croyait fermement, on constate que les éditions au format de poche de sa poésie ont été accessibles deux ans après sa disparition, sous l'impulsion d'Alain Jouffroy : *Signe ascendant*, suivi de *Fata Morgana*, *Les États généraux*, *Des épingles tremblantes*, *Xénophiles*, *Ode à Charles Fourier*, *Constellations* et *Le La* (éd. reprise en 1999 avec les illustrations de Joan Miró reproduites en couleurs). Toujours dans la même collection Poésie/Gallimard, Marguerite Bonnet procure en 1996 une édition de *Poisson soluble*, préfacée par Julien Gracq.

C'est dire que les rééditions de ses œuvres ne cessent d'apparaître à la vitrine des libraires, sous diverses formes, y compris les manuscrits en fac-similés : celui des *Champs magnétiques* en 1988 chez Lachenal et Ritter, celui de *L'Immaculée Conception* à L'Age d'Homme (2002), enfin *Arcane 17*, qui constitue ce que j'ai nommé un « livre-objet », cadeau offert à Éliisa (Éd. Biro, 2012).

## Biographies, témoignages, romans

La catégorie « bibliographie » ne constitue pas un genre littéraire à proprement parler. Ses règles, ses codes ne sont pas figés. Le fait est que, si les éditeurs en commandent toujours, c'est qu'ils flairent un intérêt du public pour ce qui tient du vécu et qui, d'une certaine façon, devrait expliquer le mystère de la création littéraire. C'est à peu près simultanément que Mark Polizzotti et moi-même avons entrepris d'écrire une biographie d'André Breton. La mienne, commandée par Calmann-Lévy, parut en 1990 (2<sup>e</sup> éd. 2005, Fayard), celle de mon concurrent cinq ans après aux États-Unis (traduite en 1999 chez Gallimard). Je n'aurai pas l'outrecuidance de les comparer, sauf à constater qu'elles perpétuent la présence du poète parmi nous et dressent toutes deux la statue du commandeur, l'une en démythifiant ses comportements, l'autre en le mythifiant.

Comme il se doit, ces biographies se fondent sur les données établies antérieurement par des témoignages ou souvenirs.

Et tout d'abord, les nombreuses autobiographies des surréalistes et de leurs compagnons de fortune, parlant nécessairement de Breton alors qu'ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Dès avant son décès, on a pu lire les *Mémoires* de De Chirico (1962), *Les Confidences de Youki Desnos* (1957), *Les Années perdues. Journal* (1939-1949) de Lise Deharme (1961), l'*Autoportrait* de Man Ray (1964), le *Journal d'un génie* de Salvador Dali (1964), enfin *Les Appels* de Max-Pol Fouchet en 1967.

Vinrent ensuite les *Mémoires d'un surréaliste* de Maxime Alexandre (1968), dont on apprécie la sincérité; un fervent récit de Charles Duits, *André Breton a-t-il dit passe?* (1969); *L'An I du surréalisme* de Jacques Baron (1969), un effort singulier de remémoration suivi de sa production de la veille, Baron se considérant, à juste titre, surréaliste pour toujours.

Personnage central de ces ouvrages, Breton est mis à distance dans les souvenirs de Gérard Rosenthal (autrement dit Francis Gérard, en 1975), Georges Auric (1979), Robert Aron (1981), Luis Buñuel (1982), José Corti qui les désordonne (1983), Joseph Delteil à partir de sa demeure, *La Deltheillerie* (1968); René Depestre, qui en profite pour régler son compte à la négritude de ses aînés (1980); Emmanuel Berl qui fut l'époux de Suzanne Muzard; Marcel Duhamel, le bienfaiteur de la rue Blomet, ou encore Gaston Ferdière, heureux d'énumérer ses *Mauvaises Fréquentations* (1978).

Parmi tous ces surréalistes devenus mémorialistes avec l'âge, il faut surtout compter André Masson (*Entretiens avec Georges Charbonnier* ou encore son recueil *Le Rebelle du surréalisme*, 1976), et Philippe Soupault, dont le témoignage publié sous forme romanesque dès 1927 (*Histoire d'un Blanc*) est reformulé en 1986 sous le titre *Mémoires de l'oubli*.

Ici je dois interrompre l'espèce d'anamnèse à laquelle je me livre pour laisser place à ma lecture du jour, ou de la nuit. Parcourant le récit de Nelly Kaplan, *Entrez, c'est ouvert*, qui vient de sortir aux éditions l'Age d'Homme, je constate que le premier homme apparaissant dans sa trajectoire mémorielle, est, bien entendu, André Breton, dont elle nous confirme qu'il n'avait pas l'oreille musicale, mais qu'il se plaisait à fredonner *La Belle Hélène* en sa compagnie. Ses confidences ne vont pas au-delà.

Je reprends le dénombrement pour désigner une série d'ouvrages explicitement consacrés à Breton. Il y avait déjà, à son retour d'exil, un *André Breton* par Claude Mauriac (1949, 1960) dont le titre projeté (Saint André Breton) avait failli provoquer une crise cardiaque du modèle. Peu après, les essais et témoignages recueillis à la Baconnière suscitèrent davantage d'approbation. Après sa mort vinrent *André Breton le septembriseur*, de Pierre de Massot (1967), *André Breton oblique*, de Dusan Matic (1976). L'article d'Aragon, «Lautréamont et nous» (*Les Lettres françaises*, juin 1967), s'appuyant sur sa propre correspondance avec Breton, fit l'effet d'un coup de revolver dans un concert. Eh oui, jeunes, ensemble ils avaient pensé la révolution dans les lettres !

La liste des ouvrages portant témoignage sur l'auteur de *Nadja*, sur l'influence qu'il exerça sur le narrateur, est illimitée. Je me bornerai à en citer une demi-douzaine, que je tiens pour les plus expressifs : Vitèzslav Nezval (*Rue Gît-le-Cœur*, 1988), Georges Hugnet, Jean Hugo, Pierre Naville (*Le Temps du surréel*, 1977), Roland Penrose (*Quatre-vingts ans de surréalisme*, 1983).

Au-delà de ces témoignages, il faut dégager une place pour *Le Roman vécu* d'Alain Jouffroy (1978), qui emprunte la forme romanesque pour donner vie à de sérieuses enquêtes. S'il n'hésitait pas à se mettre lui-même en scène dans ses récits, il n'est pas certain que Breton eut adoré ! Encore moins lorsqu'il apparaît dans des romans policiers tel que *La Mort n'a pas d'amis* de Gilles Schlessler (2013), pour ne nommer que le dernier en date.

Plus importants sont les ouvrages de vulgarisation, en ce qu'ils ont souvent conduit à la lecture de l'œuvre elle-même. Breton figure en bonne place dans toutes les grandes collections, telles « Poètes d'aujourd'hui » (par Jean-Louis Bédouin, Seghers, 1950), « Pour une bibliothèque idéale » (Gallimard, 1970, par Philippe Audoin), de Gérard Legrand au Soleil noir (1976), ou encore pour les Dossiers Belfond (1998), enfin « Écrivains de toujours », 1971 par Sarane Alexandrian.

Pour ne pas perdre mon lecteur par lassitude, je renvoie à la bibliographie finale recensant tous les essais qui, depuis l'année fatale jusqu'à ce jour, cernent tel ou tel aspect de l'écrivain.

Désormais, le lecteur dispose d'au moins trois ouvrages documentaires pour chaque point particulier de son existence. Par exemple, son séjour forcé à Marseille, dans l'attente d'un bateau : *La Planète affolée*, 1986 ; *La Filère marseillaise* de Daniel

Benedite (1984), *Une liaison surréaliste, Marseille-New York*, de Bernard Noël (1985). Il en va de même pour la traversée jusqu'à New York, ou encore le séjour dans cette ville.

\*

Les indicateurs de notoriété et d'actualité pour un écrivain sont multiples. Ils vont du tirage cumulé de ses ouvrages à son inscription dans les programmes scolaires ou encore la dénomination des voies et places publiques. Ce n'est pas le lieu d'afficher les résultats de ces diverses enquêtes statistiques. Il suffit de retenir que Breton se trouve bien en tête parmi les surréalistes et que *Nadja* est son œuvre la plus citée sur le réseau (en français), quatre fois moins cependant que *Capitale de la douleur*... Pour rester dans le cadre tracé, jetons un regard sur les études, les essais critiques qui lui sont consacrés.

Comme pour les témoignages relatifs à certains épisodes cruciaux de sa vie, il serait tentant d'énumérer d'une part les essais concernant chacun de ses livres ; d'autre part les grands thèmes de la critique textuelle.

Pour celle-ci, je m'en tiendrai à *Nadja*. Citons une étude hors commerce : *Nadja, J'ai bien des choses à vous dire* : les lettres de Nadja à André Breton, édition établie, présentée et annotée par Her de Vries, Pays-Bas, Labyrinth, 2010 ; représentative des travaux portant sur la matérialité du texte, qui sont loin d'avoir tout résolu, notamment depuis que le manuscrit est entré dans les collections publiques. Pour faire diversion, le lecteur prendra quelque intérêt à un roman-vérité, dans la lignée des ouvrages d'Alain Jouffroy : *Léona, héroïne du surréalisme*, par Hester Albach (2009). Plus récemment, il retrouvera dans l'étude psychanalytique de Christiane Lacôte-Destribats, *Passage par Nadja* (2015), la jonglerie verbale du maître, Lacan, source d'infinies interprétations.

Au début des années 80, j'avais élaboré, avec mes étudiants, un dictionnaire des *Pensées d'André Breton*, à partir des citations les plus fréquentes dans les essais le concernant. Ouvrage dont on me dit qu'il a été mal compris, dont je vois pourtant l'efficacité au nombre d'emprunts qu'il génère, à juste titre d'ailleurs. On pourrait, de la même façon, dégager une thématique des essais, en s'assurant que chaque aspect qu'il aborda a suscité, comme je l'ai déjà signalé, pas moins de trois essais imprimés. Et je ne compte pas les

articles ainsi que ce qui figure sur le réseau, lequel réfère souvent, désormais, à des textes de grande qualité. Voici quelques entrées, dans l'ordre alphabétique cette fois (NB : je m'en tiens de préférence aux titres traitant spécifiquement de Breton et non de l'ensemble surréaliste, ce qui explique que vous ne vous y retrouviez pas nommés !):

#### **Amour**

Sarane Alexandrian, *Les Libérateurs de l'amour* (1977) ; Pascaline Mourier-Casile, *André Breton explorateur de la Mère-Moïre* (1986) ; Paule Plouvier, *Poétique de l'amour chez André Breton* (1983) ; Jean-Luc Steinmetz, *André Breton et les surprises de l'Amour fou* (1994).

#### **Arts**

Marcel Jean et Arpad Mezei, *Histoire de la peinture surréaliste* (1959) ; José Pierre, *André Breton et la peinture* (1987) ; Georges Raillard, « Breton en regard de Miró : *Constellations* » (1975) ; Martica Sawin, *Surrealism in Exile and the Beginning of the New York School* (1995)...

#### **Bretagne**

Jean-Pierre Guillon, « André Breton et la Bretagne » (1987) ; Joy Elzneur, « André Breton au Fort Bloqué » (2012) ; XXX, « L'Affaire Michel Henriot », *Les Cahiers du Faouédic*, (2012).

#### **Collection, arts premiers**

Jean-Claude Blachère, *Les Totems d'André Breton. Surréalisme et primitivisme littéraire*. (1996) ; Bernard Dufour, *Des collectionneurs tels André Breton* (1994).

#### **Ésotérisme**

Anna Balakian, *André Breton, Magus of Surrealism* (1971) ; Richard Danier, *L'Hermétisme alchimique chez André Breton* (1997) ; Olivier Encrenaz et Jean Richer, *Vivante Étoile* (1971) ; Suzanne Lamy, *André Breton. Hermétisme et poésie dans Arcane 17* (1977) ; Bernard-Paul Robert, *Le Surréalisme désocculté* (1975)...

#### **Groupe, sociologie**

Clifford Browder, *André Breton. Arbiter of Surrealism*, (1967) ; Marguerite Bonnet, *André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste* (1975) ; Norbert Bandier, *Sociologie du surréalisme 1924-1929*, (1999) ; Dominique Berthet, *André Breton, l'éloge de la rencontre. Antilles, Amérique, Océanie*, (2008).

### **Humour noir**

Mireille Rosello, *L'Humour noir selon André Breton* (1987); Christophe Graulle, *André Breton et l'humour noir : une révolte supérieure de l'esprit* (2001).

### **Image, Imaginaire**

Roger Caillois, *Approches de l'imaginaire* (1974); Henri Cartier-Bresson, *André Breton, roi soleil*, (1995); Gérard Gasarian, *André Breton. Une histoire d'eau* (2006); Édouard Jaguer, «André Breton, changer la vie, changer la vue» [1986].

### **Mythe**

Philippe Lavergne, *André Breton et le mythe* (1985); la trilogie de Georges Sebbag (1987, 1997, 2004); Ulrich Vogt, *Politik und Mythos bei André Breton* (1982); Annette Tamuly, *Le Surréalisme et le mythe*. New York (1995).

### **Philosophie**

Outre les ouvrages premiers de Ferdinand Alquie et de Michel Carrouges, qui, d'ailleurs, embrassent le surréalisme dans son ensemble, il faut noter :

Emmanuel Rubio, *Les Philosophies d'André Breton* (2009); Georges Sebbag, *Potence avec paratonnerre, Surréalisme et philosophie* (2012); Jean-Paul Török, *André Breton ou la hantise de l'absolu* (2011).

### **Poétique, stylistique**

Michel Ballabriga, *Sémiotique du surréalisme : André Breton ou la cohérence* (1995); Keith Aspley, *André Breton the Poet* (1989); Lanfranco Binni, *Breton* (1975); Claude Bommertz, *Le Chant automatique d'André Breton et la tradition du haut dire* (2004); Mary Ann Caws, *André Breton* (1971); Jacqueline Chénieux, *Le Surréalisme et le roman* (1983); Victor Crastre, *André Breton, Trilogie surréaliste, Nadja, Les Vases communicants, L'Amour fou*, (1971); Jean Decottignies, *L'Invention de la poésie : Breton, Aragon, Duchamp* (1994); Maria Emanuela Raffi, *André Breton e la scrittura de la poesia*, (1996).

### **Politique**

Arturo Schwarz, *André Breton, Trotsky et l'Anarchie* (1977); Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941*, (1978); Carole Reynaud-Paligot, *Parcours politique des surréalistes : 1919-1969* (2010); André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution* (1972), suivi de *Révisions déchirantes* (1987), etc.

**Psychanalyse, etc.**

Dr Alain Rauzy, *À propos de l'Immaculée Conception d'André Breton et Paul Éluard* (1970); Félix-Hesnard, *Le Dr A. Hesnard et la naissance de la psychanalyse en France (1912-1926)* (1983); François Migeot, *À la fenêtre noire des poètes. Lectures bretoniennes*, (1996); Guy Rosolato, *Références psychopathologiques du surréalisme* (1957); Dr René R. Held, *l'Œil du psychanalyste*, (1973); Paolo Scopelliti, *L'Influence du surréalisme sur la psychanalyse* (2002).

**Rêve**

Sarane Alexandrian, *Le Surréalisme et le rêve*, 1974; Jean Guillaumin, *Le Rêve et le Moi. Rupture, continuité, création dans la vie psychique* (1979); Mathieu Bénézet, *André Breton rêveur définitif* (1996).

On le constate aisément : Breton n'a jamais disparu de nos écrans radar depuis sa propre occultation, pour parler comme nos amis les pataphysiciens. Quoi qu'il en soit, rien n'équivaut à l'audience que lui valut la vente de ses livres, tableaux, photos, organisée en 2003 à Drouot.

Suivit l'installation du site web, désormais dénommé «Atelier André Breton», dont Constance Krebs présente ci-après les multiples fonctions, ainsi qu'elle en évalue les nombreux visiteurs.

\*

**Dans l'univers artistique**

L'actualité d'André Breton est tout particulièrement sensible dans le monde de l'art. Les expositions les plus novatrices de ces dernières années se placent, de manière affirmée ou non, dans le prolongement des expositions surréalistes telles que les avaient conçues André Breton et Marcel Duchamp. Ainsi la dernière exposition de Jean-Hubert Martin au Grand Palais, *Carambolages* (2 mars – 4 juillet 2016), se situe dans la droite ligne des expositions surréalistes. L'idée, extrêmement nouvelle et bouleversante pour un musée de faire se côtoyer des œuvres d'art très éloignées les unes des autres parce qu'appartenant à des époques différentes, anciennes et contemporaines, de mêler œuvres d'art et objets, œuvres d'art occidentales et sculptures tribales remonte aux premières expositions

surréalistes. Jean-Hubert Martin avait déjà réalisé en 1989 cette confrontation avec une exposition qui a fait date, *Les Magiciens de la Terre*, qui faisait dialoguer des œuvres d'art contemporain et des œuvres d'artistes non occidentaux.

Le tout nouveau Musée des Confluences, à Lyon, se veut à la confluence des fleuves (c'est-à-dire aussi des territoires), et des savoirs. Il se propose d'être un lieu de transmission et d'échanges, animé par le goût du merveilleux. L'exposition inaugurale (20 décembre 2014 – 10 avril 2016) s'intitulait *Dans la chambre des merveilles*. Le musée tout entier se mue en un immense Cabinet de curiosité interactif où les objets extraordinaires créés par l'homme, les *Artificialia*, et les prodiges de la nature, les *Naturalia*, se répondent. Des associations naissent de ces télescopages, des affinités paradoxales se créent. L'atelier de Breton n'était-il pas déjà ce Cabinet de curiosité étrangement vivant où les productions les plus singulières de l'art contemporain dialoguaient avec des productions extra-européennes, objets rituels, sculptures votives, avec des créatures merveilleuses ou encore des objets. Toutes les expositions surréalistes opérèrent cette dé-hiérarchisation de l'art, ce dialogue interculturel que l'on promeut aujourd'hui comme une nouveauté. Le musée du quai Branly, quant à lui, rappelle régulièrement son lien originel avec le surréalisme par des expositions qui lui sont consacrées.

L'idée de mettre à mal l'espace muséal traditionnel, de le transformer en lieu dérangentant, où le spectateur perd ses repères habituels pour vivre une expérience inédite, qui va le transformer à son tour, date des premières expositions surréalistes. Pour ne prendre que deux exemples, *l'Exposition Internationale du surréalisme* en 1938, galerie des Beaux-arts, à Paris, l'exposition *ÉROS*, galerie Cordier en 1959-60, étaient de véritables scénographies qui convoquaient tous les sens. C'étaient des sortes d'œuvres d'art total et les commissaires y étaient bien artistes, sans avoir éprouvé le besoin de le revendiquer. Ce n'était pas la participation du spectateur pour la participation du spectateur, ou le jeu pour le jeu, ou l'interactivité pour l'interactivité mais tout cela y était bien avant que les artistes contemporains s'en réclament pour définir leurs mouvements.

Ces deux expositions toutes récentes, *Carambolages* et *Dans la chambre des merveilles* se situent, sans le dire explicitement, dans l'héritage d'André Breton. Il faudrait aussi faire mention de

deux expositions récentes exemplaires qui se réclamaient de l'esprit surréaliste, l'exposition *Sade* par Annie Lebrun au musée d'Orsay, et l'exposition *L'Objet surréaliste* par Didier Ottinger au Centre Pompidou. Deux expositions labyrinthes qui défient l'ordre chronologique et perturbent les rapports au temps.

L'exposition *L'Objet surréaliste* (octobre 2013 – mars 2014) évoque autant le «labyrinthe de cristal» auquel se réfère Breton qu'une immense lanterne magique par son jeu d'écrans transparents, ses projections d'ombres, ses filtres lumineux. Les cinq expositions phares du surréalisme sont rendues présentes par transparence avec des photographies d'époque et des projections. Les dispositifs qui leur étaient spécifiques sont mis en scène : vitrines, obscurité, son, etc. Les mannequins surréalistes, les poupées de Bellmer dialoguent avec les cyborgs ou les «poupées vivantes» perturbantes de réalisme de nos contemporains. Autre exposition récente sur l'objet, au musée des beaux-arts de Lyon : *Joseph Cornell et les surréalistes à New York* (octobre 2013 – février 2014). Elle a révélé au public français l'artiste américain encore largement méconnu.

Les expositions consacrées au surréalisme sont de plus en plus nombreuses en France et dans le monde. On en compte plusieurs chaque année. Des expositions monographiques : Wifredo Lam suivi de *René Magritte : la trahison des images* (21 septembre 2016 – 23 janvier 2017) à Beaubourg, Claude Cahun au musée du Jeu de Paume à Paris et à la médiathèque Jacques-Demy de Nantes, Joseph Cornell au musée des Beaux-arts de Lyon, pour les plus récentes et il n'y a pas si longtemps Jacques Hérold (2010-2011), Brauner (2007-2008), Dominguez (2007-2008), Toyen,...

Parmi les expositions collectives consacrées au surréalisme, deux grandes thématiques l'emportent, l'objet et la photographie. C'est mettre l'accent sur le dépassement de la peinture opéré par le surréalisme et son «théoricien» André Breton — dépassement revendiqué aujourd'hui où la peinture est en souffrance. Ce qui n'était pas le cas dans le surréalisme. Le dépassement des genres opéré par le surréalisme a permis paradoxalement à la peinture, une fois dépassée, de se réaffirmer dans sa nouveauté.

L'objet, nous l'avons vu, est dans le collimateur. Depuis les Nouveaux Réalistes qui, dans les années soixante, reprennent à leur compte le nouveau règne des objets instauré par les surréalistes, l'objet et l'installation d'objets ont remplacé peinture et sculpture.

De son origine dada et surtout surréaliste, la critique ne retient plus que le nom de Marcel Duchamp. Les expositions récentes sur l'objet surréaliste tant en France qu'à l'étranger (à Francfort en 2011, *Surreal objects: three dimensional works from Dali to Man Ray*) rappellent le rôle fondamental du surréalisme et de Breton dans cette *Crise de l'objet* d'où a pris racine l'art contemporain. Tout l'art de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle se nourrit sans le savoir des grandes directions données à l'art par André Breton. Ce qui change aujourd'hui, avec les grandes expositions thématiques, c'est la recontextualisation de l'art contemporain et la prise de conscience de l'héritage surréaliste, même dans des pratiques qui lui sont étrangères. Ainsi les expositions surréalistes, qui depuis la vente Breton se multiplient, ont pour effet de désocculter le rôle fondamental de Breton et du surréalisme dans la genèse de l'art contemporain.

Les grandes expositions consacrées à la photographie surréaliste font découvrir au grand public qui l'ignorait la phénoménale créativité du surréalisme en la matière. L'exposition *Claude Cahun*, au musée du Jeu de Paume, permet la redécouverte de l'artiste dans sa dimension politique. Les artistes femmes pratiquant aujourd'hui l'autoreprésentation fictionnelle par le biais de la photographie, telles Nan Goldin ou Sophie Calle, s'inscrivent ainsi dans une filiation. *Explosante fixe* en 1986 puis *La Subversion des images: surréalisme, photographie, film, l'exposition* en 2009 au Centre Pompidou ont été pour le plus grand nombre de véritables révélations.

Parmi les expositions consacrées à Breton, il faut rappeler l'exposition inaugurale organisée par le Centre Pompidou, en 1991, *André Breton, la beauté convulsive*. Il s'agissait, vingt-cinq ans après la mort de Breton, de dévoiler le contenu de son « atelier », en tant que cristallisation d'une vie, d'une éthique, d'un regard. Dominique Bozo, dans la préface du catalogue, explique : « l'exposition célèbre sans doute le fondateur du mouvement, le chef de file, mais elle veut surtout montrer la fulgurance du regard, la disponibilité aux rencontres, la capacité de désirer et de voir "au travers", concentrés dans l'atelier du poète ». Julien Gracq, quelques pages plus loin, mentionnant tout ce que le surréalisme a produit comme poèmes, collages, objets, donnés à voir dans l'exposition, parle « des collisions, des rencontres *porteuses de forces*, de connivence avec les influx cachés qui innervent ce monde, avec les virus aussi... qui l'attaquent ». On est dans un univers de forces, de flux, de réseaux, des décennies avant l'ère du virtuel, de ses virus informatiques mis

à contribution dans la genèse des œuvres, comme chez Joseph Nechvatal.

Une autre exposition s'est voulue, elle aussi, une émanation de l'atelier, sa survivante métamorphose en quelque sorte, c'est *La Maison de verre : André Breton initiateur, découvreur*, en 2014, au musée de Cahors Henri-Martin. Les commissaires étaient Laurent Guillaut, conservateur du musée, et Constance Krebs, qui anime le site Atelier André Breton.

Après ces quelques mots sur l'actualité d'André Breton dans les expositions, nous voudrions revenir sur la citation qui a donné son titre au colloque : « je cherche l'or du temps ». L'image de l'orpailleur convient bien à André Breton, chercheur d'agates, dans le lit du Lot. L'image de l'alchimiste aussi qui transmue le vil métal de la réalité quotidienne en or. Transmutation du temps. La question du temps est cruciale chez Breton, ses amis proches ont tous évoqué son rapport intime et paradoxal au temps.

Julien Gracq, dans son beau texte sur l'atelier, en 2003, relève son « goût pour la vie immédiate », son « attention inépuisable aux bonheurs-du-jour ». Breton est particulièrement attentif au présent, aux surprises qu'il recèle. Cette disponibilité totale au présent, à ses signes, et à ses signaux, donne au quotidien une dimension intemporelle. Georges Sebbag, dans *L'Imprononçable jour de sa naissance*, écrit : « Si le café surréaliste quotidien et la ponctualité proverbiale de Breton miment le temps, le message automatique comme le hasard objectif arrachent à la durée sa poussière d'éternité ». Poussière d'or. Homme du présent, Breton est aussi d'une présence inouïe, comme le montrent les photographies.

Le passé, à travers les mythes, les objets, la poésie et l'art qu'il nous lègue, est également constamment convoqué chez Breton.

Mais l'avenir est sa véritable quête. En atteste son amour pour la jeunesse en qui il place toute son espérance. Au plus noir de la guerre, il écrit « je vénérerais l'herbe qui saurait reverdir et reflleurir ». Un présent en acte est déjà un futur. Dans ce texte intitulé : *Des taches solaires aux taches de soleil*, il note aussi : « il n'est besoin que d'un sursaut vital pour réhabiliter les puissances de vérité et d'amour ». Et un peu plus loin : « l'amour sera ». Dans ce même texte, il cite *Logique et contradiction* de Lupasco : le présent pur « n'est jamais, de par sa constitution relationnelle même, que du

passé et de l'avenir». C'est ce présent densifié, maillé de tous les temps, orienté vers l'avenir, qui fait présence et qui résiste au temps.

Yves Bonnefoy dans *Breton à l'avant de soi*, s'interroge sur la permanence de la figure de Breton alors que s'ouvre le *xxi<sup>e</sup>* siècle (le texte est de 2001). C'est la question qui motive notre colloque : «pourquoi 50 ans après sa mort, Breton reste-t-il aussi présent pour nous ?» Yves Bonnefoy propose l'hypothèse suivante : «Grâce à Breton, les surréalistes ne se sont guère trompés, politiquement ou moralement. C'est peut-être une des raisons de sa présence aujourd'hui». Bonnefoy rend hommage à la droiture morale et à la hauteur de vue de Breton qui a su éviter les dogmatismes et les totalitarismes. Mais il va beaucoup plus loin. Il le place «à l'avant de soi», telle une figure de proue. Breton a montré la route. Bonnefoy livre la clef de cette présence : «Tant va Breton à l'avenir qu'à la fin cette pensée, cette présence s'impose». *Tant va Breton à l'avenir*. Cherchant l'or du temps, il a anticipé notre époque. Il l'a anticipé sur presque tous les plans.

\*

Le colloque a opéré des liens féconds avec la précédente décade de Cerisy sur le surréalisme, dirigée par Ferdinand Alquié en 1966, véritable «souvenir du futur», et permis de dégager avec force l'héritage d'André Breton dans les champs contemporains de la littérature et des arts. Le collage, ancêtre du *cut up*, l'écriture de soi (*Nadja*), le rapport de soi à l'autre (psychanalyse ou pensée primitive), autant de notions clefs que les participants ont éclairées de façon totalement inédite, ne serait-ce qu'à travers les parodies de ses écrits.

Breton a défendu une conception du temps devenue nôtre aujourd'hui : un temps sans fil, fait de «microdurées», pour reprendre le concept développé par Georges Sebbag, que l'on est plus à même de comprendre en pensant à notre wi-fi quotidienne. De même, il s'est montré ouvert à la sérendipité – avant la lettre –, l'art de trouver ce que l'on ne cherchait pas, comme le montre Hans T. Siepe.

D'autre part, bénéficiant de l'ouverture des collections et des archives du poète via l'Atelier André Breton, ainsi que de la mise en vente publique d'un grand nombre de documents inédits provenant d'autres sources, les intervenants ont pu examiner, sur nouveaux frais dirons-nous, les rapports de Breton avec Aragon comme avec Jacques Vaché, celui qui brisa ses élans juvéniles, et qui lui fit rompre ses attaches avec de brillants prédécesseurs.

*ANDRÉ BRETON DÉSOCCULTÉ*

L'extrême richesse des interventions a fait naître des échanges passionnants, dans une atmosphère chaleureuse, loin des éclats passés, dépassés.

*UNIVERSITÉ PARIS III  
SORBONNE NOUVELLE*

*UNIVERSITÉ PARIS VIII  
VINCENNES À SAINT-DENIS*